



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

33 | 2006

Relations sociales et espace public

Angelique Richardson, *Love and Eugenics in the Late Nineteenth Century. Rational Reproduction and the New Woman*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 250 p. ISBN 0-19-818700-9. 51 livres sterling.

Pamela Pilbeam



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1177>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 169-232

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Pamela Pilbeam, « Angelique Richardson, *Love and Eugenics in the Late Nineteenth Century. Rational Reproduction and the New Woman*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 250 p. ISBN 0-19-818700-9. 51 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 33 | 2006, mis en ligne le 23 décembre 2006, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1177>

Tous droits réservés

alinéa est appliqué, beaucoup envisagent cependant sa disparition pure et simple.

Enfin, Marc Renneville ouvre son épilogue en soulignant combien les figures du fou et du criminel sont intimement liées à notre conception du lien social. Ce thème est en effet essentiel. Il aurait pu constituer un fil rouge du livre, ce qui aurait sans doute permis de rendre plus intelligible les évolutions conceptuelles, les continuités et les discontinuités théoriques que le livre met en scène. De même, l'examen de l'émergence des théories exposées dans le temps précis de leur naissance (et non pas seulement dans un contexte présenté trop rapidement) aurait mieux mis au jour les liens possibles avec le social mais aussi le politique.

Par son érudition, le livre de Marc Renneville nous livre cependant un exposé très fouillé des thèses, théories, débats, grandes (et petites) affaires criminelles concernant les rapports entre crime et folie où magistrats, médecins et législateurs tiennent les premiers rôles. Il nous apporte une documentation d'une grande richesse sur ce thème si complexe traité pendant plus de deux siècles.

Nicole EDELMAN

Angelique RICHARDSON, *Love and Eugenics in the Late Nineteenth Century. Rational Reproduction and the New Woman*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 250 p. ISBN 0-19-818700-9. 51 livres sterling.

La bourgeoisie anglaise à la fin du XIX^e siècle se demandait si la solution aux problèmes sociaux et moraux dus à l'accroissement du nombre de pauvres résidait plutôt dans l'amélioration de la « race » ou dans celle des conditions de vie. En 1883, Francis Galton, cousin de Charles Darwin, proposa une reproduction humaine sélective, l'eugénisme. L'expression était formée sur le mot du grec, *eugenes*, qu'on peut traduire par « bon pour la reproduction ». Galton suggérait d'accroître les classes bourgeoises par une méthode de sélection : il ne s'agissait ni d'émotion, ni d'argent, mais de décision scientifique. L'eugénisme de l'époque était une question de classe et de discours ; on en discutait dans les journaux et dans les romans.

Angelique Richardson souligne que c'est aussi en 1883 que parut en Angleterre le premier roman du mouvement « *The New Woman* » (« La femme nouvelle »), *The Story of an African Farm* de Olive Schreiner (George Sand, en un sens, aurait pu être tenue pour la première romancière « femme nouvelle », mais les romancières anglaises estimaient que les romans français étaient immoraux). Une centaine de romans de cette mouvance fut publiée en Angleterre avant 1900. Angelique Richardson se concentre dans cet ouvrage sur l'intersection entre l'eugénisme et le mouvement de la « femme nouvelle » – une histoire, affirme-t-elle, longtemps oubliée. Des

historiennes féministes ont en effet souligné récemment l'influence de l'eugénisme dans les romans féministes de Sarah Grand et George Egerton. Ces femmes rêvaient d'une société purifiée; la dégénérescence venait des mâles, toute la vertu était féminine. Les femmes devaient utiliser la science pour choisir les pères de leurs enfants, sans penser trop à l'amour ou à la monogamie. Ces écrivaines demandaient également que les femmes restent féminines : à l'eugénisme de traiter les questions sociales et sanitaires, de s'occuper de la prostitution et des pauvres. Selon Darwin, les eugénistes s'occupaient de l'hérédité, mais on n'oubliait pas Lamarck.

En 1911, Karl Pearson, professeur de mathématiques et de sciences mécaniques à University College London depuis 1884, devint le premier professeur d'eugénisme en Angleterre. En 1912, les eugénistes proposèrent un «Mental Deficiency Act» qui interdisait aux fous de se marier et de procréer. Sans succès : on se moquait un peu de l'eugénisme. George Bernard Shaw raconte qu'une dame élégante lui avait proposé de faire avec lui un enfant, dans l'espoir que le bébé serait belle comme elle et intelligente comme lui. Shaw répondit que peut-être, bien au contraire, l'enfant aurait ses qualités physiques et l'intelligence de la dame (NB : pas un mot de cette anecdote dans ce livre...). John Stuart Mill et Mona Caird, défenseurs de la liberté, voyaient dans les idées eugénistes l'arme de l'État. Pourtant, en 1914, la Société eugéniste n'avait que 634 membres et presque pas d'influence. Ni la médecine, ni la psychologie, ni les Églises, ni même le mouvement hygiéniste ne s'occupaient d'eugénisme.

À l'époque victorienne, l'eugénisme se voulait une méthode de reproduction rationnelle, apparemment scientifique et logique; dans les faits, c'était une affaire de classe, un moyen de promouvoir la bourgeoisie et de réduire les classes populaires. Plus tard, pour Hitler et les nazis, l'eugénisme fut une doctrine de santé mentale, destinée à éliminer les malades mentaux et tous ceux qui semblaient menacer la pureté de la race aryenne. Les Américains adoptèrent l'eugénisme surtout comme une arme raciste contre les Noirs. Aujourd'hui, la science nous a apporté la génétique : les choix cruciaux sont faits au laboratoire, pas au lit.

Ce livre, dont les illustrations sont fascinantes, intéressera surtout les étudiants en histoire du féminisme; et l'on y comprend mieux pourquoi Sarah Grand et George Egerton ne connurent pas un grand succès.

Pamela PILBEAM